



LES
FANTÔMES
DE
HARVARD

Roman

FRANCESCA
SERRITELLA

« Un des meilleurs livres de l'année »

BOSTON READER'S PICK

Pygmalion 

« **FRANCESCA SERRITELLA
EST MA NOUVELLE AUTRICE
INCONTOURNABLE.** »

Harlan Coben

Acceptée à Harvard, Cadence Archer décide de s'installer sur le campus alors que ce choix menace de détruire sa famille. Car c'est dans la prestigieuse université que son frère aîné a mis fin à ses jours, l'année précédente, après avoir développé une schizophrénie. Cady ne peut se résoudre à continuer de vivre sans savoir ce qui a poussé cet étudiant de génie à se suicider.

Avec pour seul élément un cahier bleu rempli des gribouillages obscurs d'Eric, devenu paranoïaque et en proie aux hallucinations, elle enquête sur les ultimes mois de sa vie. Plus Cady avance, plus ses soupçons augmentent. Puis, elle-même commence à entendre des voix...

Diplômée de Harvard, chroniqueuse pour *The Philadelphia Inquirer*, autrice d'essais et de nouvelles, FRANCESCA SERRITELLA a travaillé plus de dix ans sur son premier roman, *Les Fantômes de Harvard*.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Tiphaine Scheuer.

Pygmalion 

LES FANTÔMES DE HARVARD

FRANCESCA SERRITELLA

LES
FANTÔMES
DE HARVARD

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Tiphaine Scheuer*

Pygmalion 

Titre original : *GHOSTS OF HARVARD*
Éditeur original : RANDOM HOUSE, NEW YORK

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous
sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2020 by Francesca Serritella
© 2021, Pygmalion, département de Flammarion
pour la traduction française
ISBN : 978-2-0815-1809-4

Pour ma mère, tu as maintenu le radeau à l'eau

Et là, il a quitté ce monde bizarre un petit peu avant moi. Cela ne veut rien dire. Les gens comme nous, qui croient à la physique, savent que la distinction entre le passé, le présent et l'avenir n'est qu'une illusion obstinément persistante.

Albert Einstein

L'angoisse se distingue de la peur en ce que la peur est la peur des êtres dans le monde alors que l'angoisse est l'angoisse devant moi-même. Le vertige est angoisse dans la mesure où je redoute non de tomber dans le précipice mais de m'y jeter.

Jean-Paul Sartre

PROLOGUE

Compte tenu de ses intentions, c'était idiot d'avoir peur de tomber. Mais Cady n'avait pas anticipé la force du vent qui soufflait sur le pont. Accroupie sur la balustrade, elle s'y agrippait si fort que des croissants de lune blancs apparurent sur ses ongles. Une bourrasque fit voler ses cheveux devant son visage, sans qu'elle ose lever la main pour les écarter.

Elle voulait sauter, pas tomber.

Prenant son courage à deux mains, elle ordonna à ses jambes de se redresser et se releva lentement. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale malgré la chaleur de l'air nocturne, du moins la chaleur que pouvait connaître Cambridge au printemps. Elle distinguait le campus de Harvard de l'autre côté du fleuve, les résidences universitaires familières éclairées à la perfection ; pourtant, elles n'avaient rien de parfait, Cady le savait bien. Un coup d'œil vers le clapotis des eaux noires de la rivière Charles en contrebas lui donna une bouffée de panique, mais ne parvint pas à la dissuader pour autant. Elle s'était promis d'aller jusqu'au bout et elle comptait s'y tenir.

Ce fut plus facile une fois qu'elle se tint debout. Ses jambes et son équilibre étaient plus sûrs. L'air nocturne caressait son corps. Elle prit une profonde inspiration pour aspirer toute la beauté et l'amertume de ce campus. Elle qui n'aurait jamais imaginé finir ici, dans cet état d'esprit, elle était pourtant là, une boule dans la gorge, prête à faire ses adieux.

Cady ferma les yeux et écouta les voix qui l'incitaient à se lancer ; elles ne la laisseraient pas faire marche arrière maintenant. Elle aurait voulu pouvoir ralentir le temps, mais les voix avaient lancé le compte à rebours – et le temps était presque écoulé. Elle dressa le menton, écarta les bras sur le côté, remua les doigts dans les ténèbres pour les sentir.

Elle se maintint en équilibre, les genoux pliés, et compta les dernières secondes :

— Trois, deux, un...

Cady n'avait pas mis le pied sur le campus de Harvard depuis le suicide de son frère aîné. C'était ici qu'Eric avait avalé son dernier repas, fait son dernier rêve, poussé son dernier souffle. La vue des résidences en brique rouge, qui représentaient pour beaucoup l'incarnation de la perfection collégiale, accéléra les battements de son cœur. Pour elle, il ne s'agissait pas d'une université, mais d'une maison hantée.

Et aujourd'hui, elle s'y installait.

Alors que la voiture pénétrait dans le Harvard Yard¹, Cady ne pouvait se permettre de manifester ses doutes. Le terrain baigné de soleil et ses vieux ormes étaient décorés de ballons rouges, et une grande banderole écarlate annonçait BIENVENUE À HARVARD MMXXIII. Elle dut se rappeler que c'était son choix d'être ici, qu'elle avait insisté pour être ici, qu'elle avait juré pouvoir assumer être ici, qu'elle misait tout sur le fait d'être ici.

1. Le Harvard Yard est le grand terrain central et engazonné qui constitue le centre et la partie la plus ancienne du campus de l'Université Harvard. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Pourtant, sa jambe remuait nerveusement, assise sur la banquette arrière de la voiture de son père tandis qu'il se garait juste devant la résidence des première année, Weld Hall. Elle l'observait dans le rétroviseur central. Il avait le regard las, les joues grises et mal rasées. Sa sœur Laura, la tante de Cady, était assise à l'avant à côté de lui. La mère de Cady était restée à la maison, en Pennsylvanie, trop furieuse contre sa fille pour faire le déplacement. Cela valait peut-être mieux ; voir le visage de sa mère aurait fait perdre son sang-froid à Cady.

— Regarde un peu cette belle place de parking, je t'avais bien dit que je servais à quelque chose, lança tante Laura avec un clin d'œil.

Un accident de voiture survenu dans sa vingtaine l'avait laissée paraplégique et elle se déplaçait en fauteuil, ce qui expliquait ses privilèges de stationnement, même si Cady ne la voyait pas comme une handicapée. Laura possédait un optimisme inébranlable, un trait de caractère qui allait être mis à l'épreuve aujourd'hui. Officiellement, elle était venue pour prêter son gigantesque van, mais Cady savait que c'était pour compenser l'absence de sa mère, et elle lui en était reconnaissante.

Son père serra le frein à main et prit une profonde inspiration.

— Prête ?

Cady sortit et aida sa tante à s'installer dans son fauteuil roulant pendant que son père se dirigeait vers le coffre. La gravité de leur humeur était en décalage avec tous ceux qui les entouraient. Sur les marches de sa nouvelle résidence, elle remarqua un garçon qui posait pour une photo en compagnie de six membres souriants de sa famille. Une blonde, debout dans le hayon d'un pick-up, riait en poussant un futon emballé vers son

père, qui attendait sur le trottoir, vêtu d'un tee-shirt à l'effigie de Harvard, de bottes de cow-boy et d'un Stetson. Un grand jeune homme qui portait un maillot des Lakers essuyait les larmes de joie sur les joues de sa mère.

Cady les enviait. Eux n'avaient pas besoin de faire semblant.

Elle rejoignit son père à l'arrière du van et le vit tirer son sac de sport vert.

— Oh, je vais porter ça, dit-elle, en espérant ne pas avoir montré trop d'empressement.

— Je m'en occupe, toi, prends la valise à roulettes.

— Non, papa, sérieusement.

Cady s'empara des lanières en nylon et il la regarda, perplexe. Puis elle utilisa le ton et l'inclinaison de la tête que sa mère avait mis au point et perfectionnés.

— Ton *dos*.

Il résista encore un moment avant de céder et de lui laisser le sac.

— Très bien, mais seulement parce que je n'ai pas fait mes exercices.

— Depuis quand mon petit frère est devenu un petit vieux ? le taquina Laura. Certaines personnes disent que les douleurs dorsales peuvent être psychologiques, tu sais.

— Alors vous en êtes toutes les deux responsables, répondit-il.

La chambre de Cady était la Weld 23, au premier étage seulement – *seulement*, se reprit-elle, elle ne pouvait s'empêcher de penser à la hauteur. L'ascenseur était bondé et son père décida d'attendre, mais les personnes firent de la place pour tante Laura et Cady s'inséra à sa suite, serrant son sac de sport contre elle. Laura tenait

sur ses genoux un panier à linge rempli de linge de maison.

— C'est sympa qu'il y ait un ascenseur, dit-elle à Cady.

Elle s'était donné pour mission de souligner tous les points positifs, aujourd'hui.

Un homme entre deux âges l'entendit.

— Vous savez ce qu'il y avait à cet endroit avant l'ascenseur ? La chambre qu'occupait JFK pendant sa première année. Il est passé de Weld à la Maison Blanche. (Il donna une tape dans le dos de son fils qui était mince come un fil.) Il se pourrait qu'on ait le prochain président juste là ! Pas vrai, Max ?

Son fils rougit jusqu'aux oreilles et Cady eut de la peine pour lui.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Cady et Laura sortirent, et cette dernière sourit.

— Seigneur, tu imagines être ici avec un jeune JFK qui vit au bout du couloir ? Il devait être à tomber. Ça devait déjà être un obsédé, tu me diras.

La première image que JFK inspirait à Cady, c'était celle des derniers instants de sa vie, l'image granuleuse de l'homme en train de saluer depuis sa voiture. Elle essaya de l'imaginer en jeune homme de son âge, débordant de la frénésie et de l'excitation qu'elle lisait sur tous les visages qui l'entouraient. Si quelqu'un lui avait dit qu'il deviendrait président, aurait-il rougi comme ce garçon dans l'ascenseur, ou aurait-il accepté cette responsabilité ? Se sentait-il voué à un grand destin ? Si on lui avait prédit son assassinat, aurait-il désiré cet avenir malgré tout ?

— Cela dit, reprit Laura, si tu cherchais des fantômes du sexy petit Kennedy, tu aurais dû aller à

Brown. C'est là qu'est allé John-John. C'était le plus beau de tous. Je craquais complètement pour lui.

C'est vrai, songea Cady, *son fils, aussi*. Et son frère. Et son autre frère, qui avait en quelque sorte tué cette fille – c'était peut-être l'élément déclencheur. De nombreux fantômes dans cette famille maudite. Jusque-là, un seul fantôme à dénombrer dans celle des Archer. Étaient-ils maudits, eux aussi ?

Ils arrivèrent devant la porte de sa chambre et Cady fouilla dans l'enveloppe en papier kraft pour en sortir la clé, dont le métal fraîchement découpé était encore tranchant. Elle hésita. Cette fois, c'était pour de bon. Cet endroit avait déjà marqué un tournant dans l'histoire de sa famille, et sa décision d'y venir à son tour en marquait un autre. Elle savait le chagrin qu'elle causait à ses parents. Il valait mieux que tout ça en vaille la peine ou bien ce serait une erreur de plus à laquelle elle ne pourrait pas remédier.

— Ça va, ma chérie ? demanda Laura.

— Absolument.

Ne montre aucune faiblesse, se dit-elle.

Cady ouvrit la porte d'une pièce vide. L'agencement était curieux, comme cela arrive quand on réaménage un grand espace pour créer plusieurs pièces ; la pièce commune était longue et étroite, pourvue d'une fenêtre excentrée à un bout, et de deux chambres sur le côté. Elle s'approcha de la fenêtre.

— Alors, la vue ? demanda Laura en la rejoignant.

— C'est Grays Hall juste là, c'était la résidence d'Eric en première année. Je me souviens du jour où on est venus l'installer.

— Qu'est-ce que ça te fait ? demanda Laura sur le ton qu'aurait employé un thérapeute.

— Du bien, ça me rapproche de lui d'une certaine manière. (Cady fut surprise par la sincérité de ses paroles.) Tu trouves ça bizarre ?

— Non, c'est bien de te souvenir de lui. (Laura posa une main sur son bras.) Mais n'oublie pas que la vie, c'est pour les vivants.

Cady hocha la tête. Elle savait que c'était le genre de banalité qu'on disait par habitude, mais ces mots résonnaient douloureusement à ses oreilles. La vie, c'était pour Eric aussi, même s'il l'avait perdue de vue. Peut-être l'avaient-ils perdu de vue, eux.

On frappa à la porte, et Laura alla ouvrir au père de Cady.

— Il n'y a que toi ? demanda-t-il et, l'espace d'une brève seconde, Cady ne comprit pas ce qu'il voulait dire.

Une vie défila devant ses yeux, dans laquelle elle ne suffisait pas à ses parents. *Que toi ?*

Il posa le carton qu'il portait avec un grognement.

— Tu es la première à t'installer ?

— Oui. On est les premiers. (Cady rajusta le sac de sport qu'elle tenait toujours serré contre sa poitrine.) Je sais qu'il reste des choses dans le van, mais je veux choisir ma chambre avant que les autres arrivent. Ça t'embête si je déballe un peu mes affaires pour prendre possession de mon espace ? Je vous rejoins très vite, promis.

C'était un mensonge. L'une des deux colocataires de Cady avait déjà investi la chambre individuelle au cours de l'été, ne lui laissant d'autre choix que la double.

Laura agita la main.

— Bien sûr, vas-y, première arrivée première servie.

— Ne tarde pas. On doit déplacer la voiture, ajouta son père.

Cady les regarda partir et attendit quelques secondes pour faire bonne mesure. Puis elle fonça dans la chambre double et posa son sac vert sur un matelas nu. Elle l'ouvrit, fouilla parmi les sous-vêtements, l'ultime barrière anti-papa, pour en sortir les deux objets qu'elle voulait cacher à sa famille. Elle les avait récupérés dans le carton des effets personnels que Harvard leur avait renvoyé après la mort d'Eric. Il était entreposé dans sa chambre à la maison, mais Cady s'y était si souvent introduite en secret qu'elle en avait mémorisé le contenu. Ce n'était principalement que du bazar que son frère avait accumulé vers la fin, pourtant ces deux éléments la touchaient plus que les autres. Comme souvenirs ou comme talismans protecteurs, elle avait besoin d'avoir ces reliques près d'elle, ici encore plus.

Le premier était sentimental : son sweat à capuche gris et froissé de Harvard. Elle le porta à son visage ; elle y percevait son odeur, un mélange de savon et de pain grillé. Ses parents le lui auraient certainement cédé si elle leur avait demandé, mais elle ne voulait pas prendre le risque de leur donner des raisons de penser qu'elle était fragile émotionnellement. Ils avaient déjà eu du mal à la laisser venir ici. En leur présence, Cady devait dissimuler ces bouffées d'émotions chaque fois qu'elles menaçaient de se transformer en larmes ou de lui nouer la gorge, et l'odeur d'Eric déclenchait cette bouffée d'émotions. Parfois, pourtant, elle avait besoin de ce sentiment, elle l'appréciait même, pour relâcher la pression. Elle serra le sweat-shirt contre elle avant de le replacer au fond du tiroir du bas de l'une des commodes.

Le deuxième objet dissimulé était un indice : un carnet bleu à spirale, muni d'une étiquette « Notes de labo ». Ces notes de labo étaient ce qui se rapprochaient le plus d'un journal intime qu'aurait pu tenir Eric, et c'était donc une porte d'entrée potentielle sur son esprit. Cady l'ouvrit et feuilleta les pages assouplies par l'usure. Elle passa les doigts sur l'écriture familière de son frère ; le relief des lettres tracées au stylo à bille parlait à son cœur comme du braille. Les premières pages appartenaient à l'ancien Eric ; organisées, soignées, avec des titres cohérents et des schémas expérimentaux, aussi bien tenues qu'un manuel scolaire. Mais au fur et à mesure des pages, les notes se désorganisaient et devenaient illisibles ; les calculs devenaient des colonnes bancales de nombres et d'équations incomplètes. Ces griffonnages n'évoquaient nullement la physique supérieure mais un tas d'absurdités sans queue ni tête. Vers la fin, les remarques ne semblaient plus avoir aucun rapport avec les calculs : des doutes au sujet de la nourriture servie au réfectoire, des affronts ressentis de la part de « M » – Matt, son ancien colocataire, devina Cady – et des notes sur l'apparence et le comportement de personnes au hasard, qu'il jugeait probablement suspectes. À ce moment-là, sa paranoïa avait pris le dessus. Cady cacha le carnet dans le même tiroir que le sweat-shirt. Elle y regarderait de plus près plus tard, quand elle se sentirait plus forte.

Une fois ces objets à l'abri des regards, elle put se détendre juste assez pour examiner sa nouvelle chambre. Ça ne la dérangeait pas de partager un lit superposé – le partage d'une même chambre était une tuile tellement normale qu'elle la trouvait rassurante – et cette pièce, située en angle, était vaste et lumineuse. Elle déambula

entre les lits superposés en métal, les commodes, les bureaux et les bibliothèques. Le mobilier modulaire en bois clair semblait dater des années 1990 ; des décennies de marques de stylos recouvraient les bureaux, tous les coins des commodes étaient cabossés. Elle distinguait l'odeur de peinture fraîche des murs blancs et enfonça un ongle dans une bulle visqueuse en se demandant combien de vies dans cette chambre avaient été recouvertes par une couche de peinture. À en juger par l'inégalité du parquet, la profondeur des rebords de fenêtre et la taille des arbres à l'extérieur, elle aurait dit un siècle. Quelqu'un était en train de s'installer dans l'ancienne chambre d'Eric dans Leverett Tower en ce moment même, et cette personne la trouvait probablement aussi propre et blanche que celle-ci. Impossible de savoir ce qui s'y était passé l'année précédente. Cady n'était pas là pour repeindre quoi que ce soit. Elle était ici pour gratter sous la surface.

La fenêtre de la chambre était ouverte et Cady appuya sur la moustiquaire du bout des doigts, mais elle ne bougea pas. Eric avait retiré les vis de sa moustiquaire à l'avance ; la police les avait retrouvées, ainsi que le tournevis, bien rangés dans le tiroir de son bureau ; c'était ce qui leur avait permis d'affirmer que ce n'était pas un accident. Cela dit, il ne lui semblait pas que quiconque ait envisagé un accident.

Cady observa l'animation du Yard. Tous les nouveaux étudiants affichaient un visage radieux, mais aucun n'était à l'aise. Il y avait le premier jour d'université, le départ du cocon familial, la rencontre avec les colocataires et le reste, mais Harvard était plus qu'une école. C'était une validation. C'était l'histoire. C'étaient des attentes. Les lieux vibraient d'énergie et de potentiel.

Elle distinguait la foule autour de la statue de John Harvard, qui rappelait que l'université avait été fondée en 1636, avant le pays lui-même. L'héritage du passé et la responsabilité de l'avenir rassemblés au moment présent, comme si le temps se repliait sur lui-même. Il disait : *Ceci est le tremplin de votre extraordinaire avenir, à condition de ne pas vous planter*. Derrière les sourires de façade, les embrassades et les présentations, les doutes : suis-je assez intelligent, assez doué, assez investi pour mériter ma place ici ? Serai-je à la hauteur de cette chance unique, ou vais-je craquer sous la pression ? Ces questions concernaient chacun des étudiants d'ici, mais seule Cady connaissait les enjeux : Si je craque, survi-vrai-je ?

Seuls les parents semblaient incontestablement heureux, savourant la preuve du travail parental bien fait, ce qui constituait un vif contraste avec le drame qui frappait la famille de Cady.

Elle songea à sa mère avec un pincement au cœur ; elle lui manquait aujourd'hui, mais elle ne lui en voulait pas de ne pas être venue. Elle savait de quoi avait l'air, de l'extérieur, son entrée à Harvard si tôt après la mort d'Eric : c'était bizarre, cruel, malsain, morbide. Et la dernière chose dont elle avait envie, c'était faire de la peine à ses parents. Ils avaient déjà traversé suffisamment d'épreuves, elle le savait. Mais elle aurait aimé qu'ils comprennent qu'elle avait ses raisons.

Cady repensa aux deux semaines qui avaient suivi la mort d'Eric, alors que les admissions à l'université étaient bien le cadet de leurs soucis. Il avait été impossible pour elle de songer à son avenir quand lui n'en avait plus. S'il devait rester un étudiant de vingt ans pour toujours, alors il lui semblait qu'elle aurait dû

rester une lycéenne de dix-sept ans pour le restant de ses jours. Elle avait trois ans de différence avec son frère, et elle n'était pas censée le rattraper un jour. Mais, lorsque les réponses étaient arrivées par courrier, c'était comme si la décision avait été prise pour elle. Aller ailleurs qu'à Harvard, ça aurait été s'obstiner à ne pas *vouloir savoir*, à s'enfoncer la tête dans le sable. Elle l'avait suffisamment fait du vivant d'Eric, et elle le regrettait amèrement. Elle avait appris que les questions que l'on ne posait pas étaient plus dangereuses que celles qui restaient sans réponse.

Cady avait essayé de verrouiller tous ces *pourquoi*, mais la plupart du temps, ne pas penser à Eric revenait à essayer d'enfoncer un ballon de plage sous l'eau. Elle s'était entraînée à se soumettre à une série de questions aux réponses bien spécifiques et immuables – une liste de contrôle contre la rechute émotionnelle. Pourquoi Eric avait-il changé ? Parce qu'il était schizophrène. Pourquoi Eric avait-il choisi de mourir ? Ce n'était pas un choix, c'était la maladie mentale. Était-ce parce qu'elle l'avait laissé tomber, elle, son unique sœur ? Ce n'était la faute de personne.

Mais croyait-elle à tout ça ?

Elle se réveillait tous les matins avec les mêmes questions, et chaque soir, l'absence de réponses et de certitude l'empêchait de trouver le sommeil. Si réponses il y avait, c'était ici qu'elles se cachaient, à Harvard.

Il aurait été lâche de ne pas s'y inscrire et sa lâcheté avait assez duré. Elle devait ça à Eric. C'était le moins qu'elle pouvait faire.

Sa présence ici n'était pas le résultat d'une envie, mais d'une nécessité.

Cady jeta un nouveau regard à la résidence d'Eric, située de l'autre côté de la pelouse en diagonale. Il était si heureux, la première année, excité, plein d'espoir. Cady se souvenait avec tendresse du jour où elle l'avait aidé à emménager, trois ans plus tôt. En essayant de se rappeler précisément la localisation de sa chambre, ses yeux remontèrent le long de la façade du bâtiment pour la trouver – là, au troisième étage, la plus à gauche de la section centrale, donnant sur le Yard. Les fenêtres étaient obscures à présent, à l'exception des reflets verts, jaunes et orange des feuilles des ormes qui oscillaient dans la brise. Un coup de vent chassa les couleurs pour laisser apparaître une silhouette derrière les vitres.

Cady sentit un frisson remonter le long de sa colonne vertébrale.

Elle avait cru voir ses cheveux roux, mais ce n'étaient que les reflets d'un autre arbre.

Cady resta à l'affût, espérant que l'effet se produise à nouveau.

2

Cinq mois plus tôt, Cady était assise entre ses parents aux funérailles d'Eric. Quatre jours s'étaient écoulés depuis sa mort et elle était toujours sous le choc. Cela s'était produit à l'université, et elle ne l'avait donc pas vu en personne depuis le mois de janvier ; on était en avril. Il aurait dû rentrer bientôt à la maison pour les vacances de printemps, et alors elle l'aurait revu. Mais il ne reviendrait pas et elle ne le reverrait pas. Tout ça semblait impossible. Seul le décor alentour pouvait la convaincre : l'église dans laquelle elle n'était pas entrée depuis qu'elle était enfant et qui était à présent remplie de proches vêtus du noir de circonstance, du parfum des lis blancs et de murmures de tristesse. C'était peut-être la raison d'être des cérémonies funéraires : signaler aux esprits paralysés par le chagrin que tout ça était bien réel.

Malgré tout, son esprit se rebellait contre la réalité et s'évadait aussi loin que possible du présent. À la mort d'Eric, les parents de Cady ne l'avaient pas prévenue

tout de suite et elle leur en voulait. Elle passait le week-end à Myrtle Beach pour une compétition de chorales. Le trajet était si long que les bus ne les avaient pas ramenés avant le lundi soir, à la fin de la journée de cours. Cady était ensuite rentrée chez elle en voiture, toute contente d'avoir loupé les cours. Elle aurait dû se douter que quelque chose n'allait pas quand son père était venu l'accueillir à la porte, mais il avait prétexté avoir travaillé à la maison ce jour-là. Il aurait dû lui dire la vérité sur-le-champ. Au lieu de quoi il l'avait laissée s'asseoir et jacasser pendant un quart d'heure au sujet du cinglé de chauffeur de bus et de la fête de remise de diplômes de Liz. Il l'avait encore laissée se préparer son en-cas habituel, un paquet de nouilles asiatiques. Cinq minutes, le temps de faire bouillir l'eau, et trois minutes de cuisson de plus avaient donc passé.

Cady n'avait pas pensé une seule fois à demander où se trouvait sa mère ; elle avait supposé qu'elle faisait visiter une maison. Elle ne savait pas que sa mère était alitée à l'étage, et qu'elle n'en avait pas bougé depuis que la police du campus avait appelé à 4 heures du matin. Plus tard, le médecin légiste avait affirmé qu'Eric était mort à 3 h 17. Il était déjà 16 h 36 lorsque Cady s'était brûlé la langue avec le bouillon brûlant et que son père avait fondu en larmes et lui avait tout raconté. Treize heures et dix-neuf minutes s'étaient écoulées pendant lesquelles Cady pensait toujours avoir un grand frère, à tort.

Assise sur le banc d'église, elle ressassait tout ça. Elle était bouleversée de n'avoir pas ressenti sa disparition à la seconde où il était mort. C'était son seul frère, après tout. Cela n'avait pas de sens, bien sûr ; elle se trouvait dans une chambre d'hôtel de Caroline du Sud et lui

gisait devant sa résidence à Cambridge, Massachusetts. Elle estimait malgré tout qu'elle aurait dû sentir la terre trembler, ou le ciel se déchaîner, ne serait-ce qu'un semblant de pincement, de claquement ou de déchirure, un simple hoquet, un signal annonçant qu'il était mort, qu'elle avait perdu quelqu'un d'irremplaçable.

Pourtant, même si cela s'était produit, il aurait été trop tard quoi qu'il en soit. Il aurait fallu qu'elle revienne sur ses pas, avant le moment où leurs chemins avaient dévié l'un de l'autre et où elle n'avait pu le ramener. Elle l'avait perdu bien avant ça.

Cady n'avait jamais connu la vie sans Eric. L'une des histoires qu'aimait le plus raconter sa famille, c'était que, alors que Cady était bébé, le seul moyen infaillible pour la faire arrêter de pleurer était d'amener Eric à ses côtés. En grandissant, elle voulait tout simplement lui ressembler, au point que le jour où il était rentré de l'école primaire avec des poux, elle s'était gratté la tête jusqu'à ce que sa mère accepte de lui faire un shampoing spécial, à elle aussi. Il y avait une vieille photo d'un Halloween où Eric et Cady portaient tous deux le déguisement de Tortue Ninja mauve parce que Cady ne supportait pas d'incarner une Tortue Ninja d'une autre couleur qu'Eric. Elle devait être une horrible enquiquineuse, mais Eric ne perdait jamais patience, heureux qu'il était d'être son héros. Il avait été heureux autrefois.

Elle se souvenait de l'exposition sur Toutankhamon et l'Égypte antique qu'ils étaient allés voir au musée. Les sarcophages dorés, la sculpture de la tête en forme d'œuf de Néfertiti, à la fois élégante et extraterrestre, le modèle réduit du Sphinx, ou du « Spinks » comme elle disait à l'époque – elle avait eu l'impression de rencontrer l'histoire pour la première fois, et c'était le coup de

foudre. L'une des parties préférées de l'exposition, pour Eric, étaient les hiéroglyphes, qui avaient donné naissance à l'un de leurs jeux favoris. Eric avait créé un code alphabétique avec un symbole pour chaque lettre, et il l'avait appris à Cady pour qu'ils puissent se passer des mots en secret. Cady s'éclairait à la lampe de poche sous sa couette pour mémoriser leur nouvel alphabet, mais elle devait quand même garder sur elle l'antisèche chiffonnée qu'il lui avait préparée. Eric, lui, l'avait retenu sur-le-champ. Elle lui laissait de brefs mots idiots qui contenaient des révélations mineures telles que « Bonbons d'Halloween derrière boîte de café » ou « Papa a péti au petit déj ». Eric, lui, lui écrivait de longs messages comportant de réelles missions, des directives complexes pour des aventures enfantines et, une fois qu'elle avait terminé la dernière étape, Eric l'attendait toujours sans faute avec un sourire fier.

La préférée de Cady était celle qu'il avait intitulée « Mission : Vengeance de la Maman Mante Religieuse ». La semaine précédente, Cady avait trouvé dans l'allée une mante religieuse au ventre gonflé, et Eric lui avait expliqué qu'elle attendait des petits. Ayant décidé que l'allée n'était pas un endroit pour élever une famille, ils avaient construit à la mante une salle d'accouchement dans une boîte en carton, qu'ils avaient agrémentée de quelques brindilles, d'un bol d'eau et d'un lit d'herbe et de feuilles. Eric avait fait le tour de la maison pour ramener des sauterelles tandis que Cady la regardait visiter son nouveau logis. Elle aimait la façon dont l'insecte vert se tenait les pattes, comme s'il tricotait des centaines de minuscules chaussettes pour ses centaines de minuscules bébés. Alors que Cady était seule, leur voisin Jeremy et son copain s'étaient approchés.

— Qu'est-ce que tu fous ? s'était-il exclamé en guise de salut.

Jeremy était un garçon revêche et boutonneux de treize ans, aux cheveux sombres et bouclés que la sueur plaquait sur ses tempes. Il faisait peur à Cady. Elle avait jeté un regard autour d'elle pour voir si Eric revenait.

— T'es devenue muette, andouille ? avait demandé Jeremy.

Son copain avait ricané.

Cady s'était penchée d'un geste protecteur au-dessus du carton.

— On a trouvé une mante religieuse et elle va avoir des bébés, alors on lui construit une maison.

L'expression de Jeremy s'était adoucie.

— Merde, pour de vrai ? C'est génial, je peux voir ?

La seconde d'après, Jeremy piétinait la boîte. Cady avait hurlé en voyant l'insecte fuir d'un coin à l'autre avant d'être écrasé sous sa basket sale. Lorsque Eric était reparu en courant, les deux garçons avaient pris la fuite en laissant Cady en pleurs et la pauvre mante religieuse se recroqueviller lentement dans la mort, comme un poing qui se serre.

Ce souvenir était tellement vif dans son esprit ! Un traumatisme d'enfance de plus à ajouter à la peine et à la détresse qu'elle éprouvait à présent. Dans des moments comme celui-là, elle avait honte que cela se soit produit sous sa surveillance, honte de son impuissance et, par-dessus tout, elle avait honte d'avoir laissé tomber son frère. Cady était certaine de l'avoir déçu dans son rôle de sœur, sinon il serait encore là. Mais ce jour-là, avec la mante religieuse, Eric ne lui en avait pas voulu. Il l'avait serrée contre lui jusqu'à ce qu'elle arrête de pleurer. Il était toujours trop gentil avec elle. Ils avaient

enterré l'insecte dans la plate-bande et marqué sa tombe d'une pierre lisse.

Eric, lui, n'avait pas de pierre tombale ; il n'était même pas enterré.

Un petit bruit s'était échappé de la bouche de sa mère, qu'elle avait promptement recouverte d'un mouchoir, ce qui avait ramené l'attention de Cady aux funérailles. Elle avait regardé sa mère retirer le mouchoir de sa bouche, qui avait laissé de petites particules de papier blanc sur ses lèvres humides, avant de le froisser dans sa main. Cady n'avait jamais vu sa mère dans un état pareil. Son visage luisait d'un mélange de larmes, de sueur, de salive et de morve. Son carré de cheveux blonds paraissait grasseux aux racines et ébouriffé à force de passer ses doigts dedans de manière compulsive, son maquillage avait coulé autour de ses yeux rougis, et ses joues aussi étaient rouges, d'embarras ou à force d'être frottées. Cady avait appris que la famille d'un suicidé n'attirait pas de franche sympathie. Chaque « Toutes mes condoléances » qu'on leur servait était accompagné d'un regard curieux et critique qui semblait dire « Comment avez-vous pu laisser une chose pareille arriver ? ».

Cady avait envie de toucher sa mère, de lui caresser le dos, de faire quelque chose pour l'aider, mais elle se sentait comme paralysée. Elle redoutait que le moindre geste pour essayer de la réconforter ne paraisse totalement inapproprié et ne fasse qu'empirer les choses. Eric avait été le préféré de sa mère, mais Cady ne lui en voulait pas – Eric était son préféré, à elle aussi. Dès que Cady n'obtenait pas la même attention de la part de leur mère, Eric compensait par des regards au ciel complices et des sourires exagérés qu'elle seule saisissait, il

le savait. Ils étaient les conspirateurs et leurs parents étaient les profanes.

Pendant que Cady et sa mère étaient encore sous le choc, son père avait pris les choses en main et géré le décès de son frère ; annoncer la nouvelle aux proches, contacter l'entreprise de pompes funèbres, prendre les dispositions pour la crémation. La crémation contrariait sa mère et Cady était secrètement d'accord avec elle, mais elle ne voulait pas se mettre entre ses parents. Sachant qu'il était déjà tellement difficile pour Cady d'imaginer son frère comme un individu décédé, il était horrible d'imaginer Eric brûler dans une espèce de four et se faire réduire en cendres.

Cady était dans sa chambre à l'étage lorsque son père avait fait part à sa mère de sa décision de l'incinérer ; elle avait entendu la vaisselle s'entrechoquer, les portes de placard claquer, et sa mère hurler :

— Comment as-tu pu ? Je voulais le voir, je voulais l'embrasser une dernière fois, une dernière fois, lui dire au revoir. Est-ce que ce n'était pas mon droit de mère, ou bien ça aussi, je dois y renoncer ? C'était ma punition ?

Cady n'avait pu distinguer les réponses étouffées de son père, mais elle savait qu'il avait gardé son calme, ce qui n'avait fait qu'enrager sa mère encore davantage. Généralement, lorsqu'elle espionnait les disputes de ses parents, elle était du côté de son père, mais cette nuit-là, elle aussi l'avait haï un petit peu.

Elle imaginait son père arborer ce jour-là la moue qu'il faisait aux funérailles, sa lèvre inférieure en avant, repliée vers l'intérieur, créant de fines ridules sur son menton. Ses tempes avaient viré au gris depuis longtemps, mais à présent, de petits reflets argentés brillaient

également dans ses cheveux sombres. La peau détendue de son cou appuyait contre son col et une mince croûte de sang s'était formée à l'endroit où il avait dû se couper en se rasant. Il n'avait que cinquante-six ans mais, ce jour-là, il semblait que son être tout entier grisonnait, vieillissait, se desséchait. Tandis que la douleur de sa mère lui donnait un air anormalement animé, elle avait sur son père l'effet inverse. Il s'était transformé en pierre.

Le rythme régulier du discours monotone du pasteur s'était interrompu et Cady avait relevé les yeux à temps pour le voir baisser la tête et dire : « Prions. »

Ses pensées étaient de nouveau revenues à la mante religieuse. À la suite de sa mort cruelle, Eric avait composé le plus long de ses messages codés à Cady, une vengeance intitulée : « Mission : Vengeance de la Maman Mante. » Une fois traduites, les instructions ordonnaient tout d'abord d'ouvrir tous les jouets de leur vieux chat Bootie et de transférer l'herbe à chats dans un sac congélation, puis d'attendre 3 heures du matin (elle avait dû régler l'alarme de sa montre), de se faufiler au sous-sol pour récupérer l'échelle et, sans réveiller personne, de l'emporter jusqu'à la maison de Jeremy et de grimper sur le toit de son garage. Cady ne s'était jamais sentie aussi nerveuse et aussi importante que cette nuit-là. Et, sans surprise, après avoir tout accompli et atteint le dernier barreau de l'échelle, elle avait trouvé Eric qui l'attendait sur le toit du garage, assis en tailleur. Cady se souvenait qu'il était content de la voir, mais pas surpris – c'était le meilleur côté d'Eric, il était toujours convaincu que sa petite sœur réussirait à le rejoindre.

Elle était figée, à quatre pattes sur le toit du garage ; elle discernait les bardeaux de cèdre qui brillaient au

clair de lune, rendus luisants par une averse récente. Eric se déplaçait sur le toit incliné comme si de rien n'était. Il lui avait dit de ne pas s'inquiéter, il avait vu Jeremy se faufiler hors de sa chambre de nombreuses fois, mais Cady avait glapi lorsque sa Converse avait grincé et glissé de quelques centimètres. Elle l'avait regardé grimper rapidement au sommet, puis longer l'arête jusqu'à atteindre le mur de la maison principale. Là, il s'était penché et avait soulevé avec facilité le dernier bardeau avant le mur. Il en avait sorti un pochon en plastique dont le contenu semblait identique à l'herbe à chats. Quand Eric lui avait demandé si elle savait ce que c'était, elle avait acquiescé pour ne pas le décevoir. Il avait ri puis échangé les deux sachets.

Cady entendait encore le rire d'Eric dans ses oreilles, et il s'était mêlé aux bruits qui emplissaient l'église. Jenny Park avait gloussé tristement, debout devant le pupitre, donnant ainsi la permission aux autres proches présents d'en faire autant. Elle avait été la petite amie d'Eric au lycée. Ils avaient été le couple phare de Dixon Porter High, major et deuxième de leur promotion, la crème des intellos – jusqu'à ce qu'elle le largue au cours de l'été précédant leur entrée à l'université ; elle n'avait pas été acceptée à Harvard et partait à Stanford à la place, et il avait refusé d'aller à Caltech pour rester près d'elle. Cady avait été attristée par leur séparation mais, à présent, elle était heureuse que Jenny ait connu Eric uniquement au meilleur de lui-même, avant que son esprit ne se retourne contre lui.

Les cheveux soyeux de Jenny, d'un noir d'aile de corbeau, tombaient devant son visage tandis qu'elle lisait une note de papier froissé.

— Eric était le garçon le plus gentil et le plus intelligent que j'aie jamais rencontré, mais le romantisme, ce n'était pas son fort. (Il y avait eu quelques rires doux parmi l'audience.) Je lui avais dit plusieurs mois avant le bal de promo que ma robe était rouge, et je n'arrêtais pas de lui rappeler qu'il allait devoir m'amener des fleurs, un corsage ou un bouquet, ou quelque chose qui irait avec. Le grand jour, Eric débarque sur mon perron avec... rien du tout. Mais il a ce grand sourire aux lèvres et il m'emmène vers sa Golf garée juste devant, il fait le tour et *ta-da!* « Voilà tes fleurs », il dit. À l'intérieur de la voiture, il y avait trois grands pots en argile remplis de trucs verts et pleins de feuilles comme des arbustes. Pas une seule fleur en vue.

Cady s'en souvenait bien. Leur mère l'avait prévenu que c'était une très mauvaise idée, mais il s'était entêté.

— Et il me lance : « Ce sont des hortensias ! Des hortensias bleus. Enfin, ils devraient le devenir. D'ici mi-juin, au moins un d'entre eux aura la couleur parfaite. » Je me souviens de son visage tout excité s'affaisant lentement quand il a vu que ma réaction n'était pas ce qu'il attendait. J'étais furieuse. Qu'est-ce que j'allais faire avec trois immenses plantes en pot ? J'ai failli lui jeter sa parfaite rose rouge de boutonnière au visage. Tout l'habitable empestait la tourbe et on est allés au bal en silence.

Jenny avait jeté un regard à Cady et lui avait souri.

— Malheureusement, je n'ai pas réalisé à l'époque l'effort et le cœur qu'Eric avait mis dans ce geste. J'ai découvert plus tard, par diverses sources, qu'Eric voulait à tout prix m'offrir un corsage bleu parce que c'était ma couleur préférée. Mais les véritables fleurs bleues sont très dures à trouver, alors Eric a décidé de créer les

siennes. Il a appris que la couleur des hortensias était déterminée par l'équilibre du Ph dans le sol, et plus précisément qu'une teneur élevée en acide donnait des fleurs bleues. Il a acheté trois hortensias, les a rempotés dans de la mousse de tourbe et des aiguilles de conifères, et les a arrosés tous les jours avec une solution spéciale, de sulfate d'aluminium et de sulfate de fer. Pour être sûr d'obtenir le bon équilibre, il a fait trois tentatives, d'où les trois pots. Il a dû s'y prendre plus d'un mois à l'avance.

Jenny avait pris une profonde inspiration avant de continuer. Elle s'était essuyé les yeux et avait calé ses cheveux derrière ses oreilles. Sa voix tremblait, mais elle souriait.

— D'accord, je n'avais pas de fleurs pour le bal de promo. Mais aujourd'hui, sur notre terrasse derrière la maison, j'ai trois splendides hortensias en pot, et ils fleurissent chaque mois de juin. Eric, j'espère que tu peux voir, de là où tu es, que chacune des fleurs est d'un bleu absolument parfait. Merci.

Jenny était descendue du pupitre. Lorsqu'elle était passée près de leur banc, la mère de Cady s'était levée pour l'enlacer. Puis, à la grande surprise de Cady, Jenny s'était penchée pour poser ses bras autour du cou de Cady.

— Je suis vraiment désolée, avait-elle murmuré en reniflant.

Cady avait hoché la tête et tapoté son dos, mais avait été incapable de formuler une réponse. Elle n'arrivait qu'à penser à la fraîcheur des cheveux de Jenny contre sa joue, comme de l'eau.

Le son de l'orgue s'était élevé à l'avant de l'église et Cady avait fermé les paupières. Après que la dernière

touche avait été relâchée, le son avait résonné un instant avant de s'évaporer dans l'air. Cady avait rouvert les yeux et les avait levés vers le plafond voûté de l'église.

Elle s'était revue lever les yeux vers Eric qui se tenait debout sur l'arête du toit du garage, sa silhouette se découpant contre le clair de lune tel un loup au sommet d'une montagne. Il lui avait fait signe de le rejoindre et avait tendu le bras pour l'aider. Eric avait pointé du doigt les fenêtres de la chambre de leurs parents, située vers l'arrière de la maison, ainsi que sa propre chambre – celle de laquelle il avait vu Jeremy sortir fumer sur le toit. Il avait dit avoir vu Bootie assis derrière sa fenêtre, mais Cady était trop bas, alors il lui avait tourné les épaules dans la même direction que lui. Pour mieux voir, elle avait décollé les talons du toit. Tout à coup, la lumière s'était allumée dans la chambre de leurs parents. Eric avait plongé pour se cacher, faisant perdre l'équilibre à Cady. Son pied s'était déroboé sous elle.

Elle avait dégringolé la pente la tête la première, trop rapidement pour pouvoir s'agripper aux bardeaux qui lui griffaient la joue, accrochaient ses vêtements et lui écorchaient les genoux. Mais, juste avant de tomber du toit, une main s'était refermée fermement autour de sa cheville, puis une autre avait agrippé l'arrière de son t-shirt ; Eric l'avait rattrapée comme il le pouvait. Il avait ralenti leur chute jusqu'à pouvoir planter ses talons dans la gouttière. La conduite en métal avait ployé sous la pression, mais Cady avait compris qu'elle tiendrait bon. Il l'avait sauvée.

Qui la sauverait maintenant qu'il était parti ? Cady avait regardé ses parents, son père insondable, sa mère qui tremblait, mais aucun d'eux n'était capable de sentir son regard. Eric avait toujours été le centre de la

famille ; quand il était en bonne santé, ils étaient aimants, festifs et faisaient des projets pour lui mais quand il était tombé malade, ils avaient changé de comportement, se disputaient et s'inquiétaient pour lui. Elle avait la sensation qu'ils s'éloignaient l'un de l'autre, qu'ils s'accrochaient à leurs souvenirs de lui comme à des parties d'un navire en train de couler. Elle voulait leur tendre la main, mais lâcher, c'était se noyer.

Eric avait toujours considéré la Vengeance de la Maman Mante comme leur plus grande mission, car ils avaient eu le plaisir de voir Jeremy prétendre planer à l'herbe à chats pendant le reste de l'été. Il racontait souvent l'histoire à ses amis mais, chaque fois, Cady devait ajouter qu'Eric lui avait sauvé la vie cette nuit-là et, chaque fois, il haussait les épaules. Elle pouvait encore entendre ce qu'il répliquait inlassablement : « Et *toi*, tu m'aurais laissé tomber peut-être ? »

Et en définitive, Cady n'avait pas été là pour le retenir. Elle l'avait laissé tomber. Comme eux tous.

— Je crois qu'on ferait mieux de se mettre en route, Cady-Chérie, dit son père, ce qui la rendit nostalgique de ce surnom à la seconde où il le prononça.

Ils avaient déchargé toutes ses affaires, garé la voiture ailleurs et étaient allés déjeuner dans un restaurant appelé Grafton Street en face de la bibliothèque Lamont. Ils étaient de retour dans la chambre et Cady était à court de raisons de les retenir.

— Mais d'abord, tu es sûre que tu as tout ce qu'il te faut ? demanda tante Laura.

Cady n'avait pas envie de les voir partir, mais elle ne voulait pas non plus retenir son père en otage sur ce campus plus longtemps qu'il ne le fallait.

— Oui, merci, je vais me débrouiller, maintenant. Vous avez une longue route à faire.

Laura et son père rassemblèrent leurs affaires et les valises vides qu'ils remportaient, et Cady les raccompagna jusqu'à l'ascenseur. Elle se pencha pour serrer sa tante contre elle, la remercia pour sa venue, et Laura la garda dans ses bras un instant supplémentaire pour lui

montrer qu'elle comprenait. Quand ce fut le tour de son père, Cady fut surprise de le voir ému pour la première fois de la journée.

— Bon, écoute-moi bien, dit-il en posant les mains sur ses épaules. Tu vas être bien, ici. Tu l'as mérité et je suis fier de toi et, tout au fond d'elle, maman aussi.

— Merci, répondit Cady.

Elle ne le croyait pas, mais elle en avait envie.

Il lui caressa les cheveux d'une main, les yeux brillants.

— Tu vas créer de nouveaux souvenirs pour notre famille, pas vrai ?

La hauteur de ce défi lui donna le vertige. Elle jeta ses bras autour de son cou comme s'il était une bouée de sauvetage.

Il lui rendit son étreinte.

— Ma courageuse petite fille.

Cady n'éprouvait rien de tel, loin de là.

Elle revint sur ses pas, pénétra dans la pièce commune déserte et soupira. C'était un soulagement d'être à l'abri des regards. Mais ce plaisir fut de courte durée et remplacé par une question : et maintenant ? Elle avait beaucoup de choses à déballer, elle n'avait plus qu'à s'y mettre. Cady organisa et réorganisa les meubles dans la chambre double, s'assurant que la parité était respectée, que les deux bureaux faisaient face à une fenêtre, que les commodes étaient bien alignées. Elle ne voulait pas que sa colocataire la trouve égoïste, bien qu'elle ait revendiqué le lit du bas ; elle n'était pas idiote. Elle rangea tous ses vêtements, fit son lit et mit le mini-réfrigérateur en route, ce qui consistait à le brancher sur une prise.

Cady ne savait pas trop où accrocher le miroir en pied bon marché qu'elle avait acheté, ou plus précisément *comment*, compte tenu de la brochure d'orientation qui interdisait de planter des clous dans les murs. Elle posa le miroir branlant contre le dos de la porte de sa chambre et observa son reflet. Elle n'aimait pas ce qu'elle voyait. Elle s'était levée si tôt pour faire la route qu'elle ne portait aucun maquillage, elle trouvait son teint pâle et terne, dépourvu des taches de rousseur qui auraient dû parsemer son nez et ses joues à la fin d'un été plus heureux. Elle portait des leggings et un tee-shirt des Vampire Weekend alors qu'elle n'aimait plus tant que ça ce groupe, et elle regrettait de ne pas s'être mieux habillée pour une première impression. C'était encore possible. Cady enfila son plus beau jean et un tee-shirt bleu à manches longues qu'elle aimait, puis son attention fut de nouveau attirée vers le tiroir du bas de sa commode.

Elle s'agenouilla et récupéra le sweat à capuche de Harvard, marqua une pause avant de l'enfiler. Cady se tourna vers le miroir. Elle leva la main et traça le contour rouge foncé des lettres sur la poitrine. Elle passa ses doigts dans ses cheveux jusqu'à l'extrémité de sa queue de cheval. En grandissant, elle avait toujours détesté se démarquer par sa rousseur, mais les siens avaient la même nuance châtain que ceux de son frère, une caractéristique qu'elle ne partageait avec aucun autre membre de la famille. Ses cheveux n'étaient donc plus vraiment roux, mais comme ceux d'Eric. Elle sourit. Les gens l'avaient toujours répété, mais elle n'avait jamais été d'accord jusqu'à aujourd'hui : elle lui ressemblait beaucoup.

La porte de la chambre s'ouvrit soudain, et le miroir bascula en avant. Cady plongea pour le rattraper, mais le coin alla heurter le montant du lit et une fissure se forma au sommet.

Une femme indienne d'âge moyen, vêtue d'une tunique rose azalée, apparut sur le seuil.

— Oh non, je suis désolée, je n'avais pas vu qu'il y avait quelqu'un derrière, laissez-moi vous aider.

Elle posa le carton qu'elle tenait dans les mains et se pencha pour aider Cady.

— Ce n'est pas grave, c'est ma faute.

Une jeune femme passa la tête derrière sa mère. Ses longs cheveux noirs tombaient autour de son cou délicat. Ses yeux étaient encadrés de longs cils et son nez fin arborait un bijou étincelant.

— Maman ! Qu'est-ce que t'as fait ?

— Je ne l'ai pas fait exprès, s'écria sa mère avant de se tourner vers Cady. Je suis vraiment désolée, je remplacerai le miroir...

— Non, ne vous excusez pas...

— Super entrée en matière pour notre cohabitation, maman, fit la fille d'un ton espiègle tout en pénétrant dans la pièce.

Fine et dotée d'une souplesse naturelle, elle portait un jean décontracté avec un crop-top blanc qui laissait apparaître son ventre plat et bronzé. Elle se tourna vers Cady avec un grand sourire.

— Je m'appelle Ranjoo, est-ce que tu me détestes déjà ?

— Seulement pour tes abdos, là, répondit Cady en riant. Non, je suis ravie de te rencontrer, je m'appelle Cady.

Elles partagèrent une étreinte. Même ses cheveux sentaient bon.

— Et je suis le Dr Vasan, mais vous pouvez m'appeler Pri. (Sa mère donna elle aussi une accolade à Cady.) Et j'insiste pour que vous me laissiez remplacer ce miroir.

— Ce n'est rien, vraiment, je pense qu'il va tenir comme ça.

— On ne peut pas se servir d'un miroir brisé, ça porte malheur ! On utilisera le mien, j'en ai apporté un aussi.

— Ranjoo, tu es ici pour étudier les sciences, pas la superstition.

— J'étudie l'art, et maintenant avec ce mauvais œil, je ne trouverai jamais de travail. Réfléchis, maman, pas de boulot *et* pas de diplôme – qu'est-ce que tu vas dire aux tantes ?

— Arrête un peu, mon épouvantable fille. (Sa mère saisit le visage de sa fille pour l'embrasser tandis que Ranjoo plissait le nez.) Tu sais qu'on est tous très fiers de toi, quoi que tu décides.

Cady éprouva un pincement de jalousie.

— Ça te va de partager la chambre ? Notre troisième coloc, Andrea, a déjà réquisitionné la chambre simple, elle a le sommeil léger.

Ranjoo leva les yeux au plafond.

— Toi aussi, tu as reçu son mail ? Aux dernières nouvelles, le caprice n'est pas une pathologie. Mais tu es plus sympa que moi. Si j'étais arrivée la première, j'aurais foutu mes affaires droit dans cette chambre simple.

— Tu peux encore, je crois bien.

— Non, tu as raison, c'est bien d'être sympa. En plus, je ne vais pas te laisser avec cette *folle*.

Le sourire de Cady s'évanouit. La folie était un autre mot qui n'aurait plus jamais le même sens pour elle.

La chambre Weld 23 devint très vite un lieu très animé. Le père de Ranjoo, l'autre Dr Vasan, arriva, et Cady les aida à monter les trop nombreux cartons de Ranjoo à l'étage. Ranjoo venait de Californie et la plupart de ses affaires avaient été expédiées à l'avance, ce que Cady trouvait totalement glamour, si ce n'était une vraie punition de tout déballer. Ils étaient plongés dans les cartons jusqu'aux genoux lorsque la porte principale s'ouvrit de nouveau, et la troisième colocataire, Andrea Kraus-Feldman, entra, accompagnée de sa famille.

— Toc, toc, il y a quelqu'un ? lança M. Kraus-Feldman d'une voix chantante.

Il avait un grand sourire aux lèvres et une moustache broussailleuse sous une casquette qui annonçait ses origines universitaires : Harvard '88.

Mme Kraus-Feldman entra la suivante en promenant autour d'elle un regard rêveur.

— Oh, c'est exactement comme dans mes souvenirs. Andrea émergea dans son dos.

— Cady, je suis tellement contente de te rencontrer enfin ! s'exclama-t-elle en jetant ses petits bras autour d'elle.

Cady lui répondit avec la même excitation qui lui fit une légère impression d'hypocrisie. Andrea salua Ranjoo plus froidement, une punition pour son email resté sans réponse.

Andrea était petite et presque squelettique, ce qui lui donnait l'air plus jeune que ses dix-huit ans. Elle avait de grands yeux bleus derrière des lunettes démodées à

large monture, et des cheveux châtain clair retenus en arrière par des barrettes, laissant apparaître une fine veine bleue sur sa tempe. La petite sœur silencieuse d'Andrea lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, en moins soucieuse. Toute sa famille s'entassa dans sa chambre pour l'aider à déballer ses affaires ; n'ayant plus rien à faire, Andrea proposa aux nouvelles colocataires de comparer leurs cours. Cady fut ravie d'apprendre qu'elle serait en cours de psycho avec Ranjoo. En revanche, aucune n'avait de cours en commun avec l'emploi du temps surchargé d'Andrea, en première année de médecine. Le regard de Cady se voila tandis qu'elle écoutait d'une oreille Andrea qui n'arrivait pas à décider entre prendre ses cours de chimie à l'automne ou au printemps, jusqu'à ce qu'elle mentionne un certain professeur Kessler.

— Prends celui de Kessler, intervint Cady. Il note sévèrement, mais il est intéressant. C'est quelqu'un d'autre qui l'enseigne au printemps et il est nul, en comparaison.

— Vraiment ? Bien, tant mieux, je me sens mieux d'avoir réglé la question. (Andrea poussa un soupir de soulagement.) Attends, comment tu sais ça, toi ?

— Oh... (*Parce qu'Eric était dans son cours pendant sa première année.*) Le grand frère de ma copine est dans son cours, c'est lui qui me l'a dit.

Cady craignait que le mensonge ne lui mette le rouge aux joues, mais Andrea ne parut rien remarquer. Cady n'avait pas explicitement pris la décision de ne pas parler d'Eric aux autres, mais elle ne voulait pas raconter ça à ses colocataires si tôt après leur rencontre. Elle attendrait le bon moment.

À l'instant où Cady revint au présent, Ranjoo parlait du portfolio qu'elle devait soumettre pour ses cours d'arts plastiques. Elle leur montra des photos sur son téléphone d'une fresque murale qu'elle avait peinte sur le côté d'un vieil entrepôt de sa ville natale.

— On ne m'a donné aucune autorisation, j'ai simplement pris la liberté de la faire pendant tout un week-end, sur trois nuits d'affilée. Mais les gens l'ont appréciée, alors ils m'ont laissée faire deux autres murs, tu vois ?

— C'est incroyable, fit Cady, sincère. Comment j'ai fait pour entrer dans cette école avec toi ?

— Et tes parents te soutiennent ? demanda Andrea.

— Pour mes études en arts plastiques, ou pour mes graffitis ?

— Les deux. Ce sont des *médecins*, quand même !

— Oui, je sais ce que tu veux dire. Pour me faire pardonner, je vais devoir les laisser organiser mon mariage.

Cady éclata de rire avec Ranjoo, mais Andrea fronça les sourcils.

— Tu es sérieuse ?

— Non, je plaisante ! Et pour info : c'est du racisme de ne pas avoir pigé ma blague.

— Je ne suis pas raciste. (Andrea paraissait choquée.) Seulement, je ne ferais pas un stéréotype de ma famille rien que pour faire une bonne blague.

— Oh là là, je me moque de toi. Et de toute façon, c'est ma famille, alors c'est mon privilège, non ? fit Ranjoo.

Andrea haussa les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que cette tête ? répliqua Ranjoo.

Le sourire d'Andrea resta aussi impassible que celui d'une poupée.

— Mon père et ma mère ont fait leurs études ici, c'est ici qu'ils se sont rencontrés. En fait, cette chambre était celle de ma mère en première année.

— Sérieux ? C'est dingue, quelle coïncidence ! lança Cady pour essayer de désamorcer la situation.

— J'ai entendu dire qu'ils font parfois ça pour les *héritages*, reprit Ranjoo. Vous donner l'impression que votre famille fait partie de « l'histoire vivante » de Harvard. C'est l'une de leurs nombreuses astuces pour s'assurer des dons d'anciens élèves.

— Ça n'empêche. (Andrea fronça les sourcils.) Je suis fière de pouvoir être à la hauteur des attentes de ma famille, même si elle a mis la barre très haut. Et ça ne me viendrait pas à l'idée de dénigrer mes propres parents auprès de deux inconnues, mais c'est seulement mon avis.

Cady intervint.

— Elle plaisantait, c'est tout.

Andrea prit une profonde inspiration.

— Tu as raison. Je ne connais pas vraiment ta situation. Je suis désolée si je t'ai blessée.

— Peu importe, c'est bon, articula Ranjoo, la mâchoire crispée.

— Amies ?

— Ouais, amies, répondit-elle avec un sourire tendu.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois me rendre aux toilettes pour dames.

Andrea sortit dans le couloir.

Dès que la porte se fut refermée, Ranjoo fit volte-face vers Cady.

— Non mais tu l'as vue celle-là ?

— C'était bizarre, acquiesça Cady, avide de prouver sa loyauté.

Mais, dans un coin de son esprit, elle avait entendu la remarque de Ranjoo au sujet des astuces pour les héritages. Bien que ses parents ne soient pas d'anciens élèves, elle supposait qu'avoir un frère à Harvard comptait pour autant ou presque. Elle se demandait ce qu'il en était des frères décédés.

— Enfin quoi, on vient de se rencontrer et elle est déjà en train de me juger. Merde alors, on va devoir vivre ensemble, tu veux pas faire un petit effort de savoir-vivre ?

— Je sais.

Cady avait supposé que la répartition était aléatoire, mais si l'université avait intentionnellement placé Andrea au Weld, Cady avait-elle été intentionnellement tenue à l'écart du Grays, la résidence d'Eric pendant sa première année ?

— La vérité, c'est que d'accord, je fais des blagues sur mes parents, mais ce sont *mes* parents. Je sais ce que je fais, ils savent ce que je fais, je n'ai pas besoin de l'expliquer à une fille que je viens à peine de rencontrer.

Et elle n'était pas entrée à Princeton ou à Yale. Le truc, c'était que Cady avait envoyé sa demande à Harvard alors que son frère était en première année ici, mais elle n'avait été acceptée que trois semaines après qu'il avait sauté par la fenêtre de la chambre de sa résidence. Son admission faisait-elle office d'assurance pour éviter toute poursuite ? Était-elle une admission de pitié ?

— Personne ne peut juger de la dynamique de la famille de quelqu'un, tu vois ?

Cady se concentra de nouveau sur Ranjoo.

— J'aime bien tes parents. Et on voit tout de suite que vous vous aimez beaucoup.

— Merci. Ils sont super, oui. Je suis désolée d'avoir manqué ton père et ta mère.

— Oui, en fait, tu as loupé mon père et ma tante, mais peu importe.

Cady haussa les sourcils, mais quelque chose sur son visage avait dû trahir sa peine, car Ranjoo haussa les sourcils d'un air de compassion et d'embarras.

— Oh, je suis désolée. Est-ce que ta mère... ?

— Est morte ? Non, non. (*Mon frère, si.*) Ma mère n'était pas en état de faire le déplacement, c'est tout.

C'était une excuse vague et passable, du moment qu'on ne savait pas que l'autre parent qui avait été « en état de voyager » était en fauteuil roulant.

Le père de Ranjoo reparut après avoir transporté les cartons vides au sous-sol en déclarant que l'emplacement des poubelles était « à peu près en ordre » et ajouta :

— Ah, avant que j'oublie, Cady, dites-moi je vous prie, où avez-vous acheté votre sweat-shirt ?

Elle se figea – elle avait oublié qu'elle le portait encore.

— Oh, non, Cady, ne le lui dis pas ! lança Ranjoo depuis leur chambre. Il va en acheter à toute la famille et vider les stocks de la boutique du campus.

Cady retira promptement le sweat-shirt en marmonnant qu'il faisait trop chaud.

— Ma fille unique entre à Harvard et tu crois que j'ai envie de garder ça secret ? s'exclama-t-il en retour.

Ranjoo reparut dans la pièce en continuant de taquiner son père.

— Tu sais quoi, je parie que Harvard les fait fabriquer en Inde, dis à la famille d'aller directement à la sortie d'usine, ça nous fera économiser l'expédition.

Cady alla en hâte jeter l'épais sweat-shirt sur son lit et se glissa de nouveau dans la pièce commune.

— Quelle chipie, s'exclama le Dr Vasan. Dites-moi, Cady, comment est-ce qu'une si gentille fille peut faire autant de peine à son père ?

Cady masqua sa détresse derrière un rire.

— Vous devriez poser la question à mon père.

Il faisait nuit quand Cady se retrouva de nouveau seule. Ranjoo et Andrea étaient chacune parties dîner avec leurs parents. Cady avait pris une salade dans une chaîne de restaurant au Square¹ et l'avait mangée avachie sur le futon de la pièce commune en parcourant le carnet d'Eric.

Elle entendit du bruit à l'extérieur et traversa la pièce pour s'approcher de la fenêtre. Des groupes de première année turbulents s'amusaient dans le Yard plongé dans l'obscurité, leurs rires résonnaient dans le quadrilatère de brique ancienne, de vieux chênes et de lierre. Une vague de mélancolie la submergea. Elle avait supposé qu'étant tous des étrangers les uns pour les autres, un joyeux esprit de manque collectif l'aurait attirée dans un groupe d'amis naissant tel un courant social. Elle avait espéré au moins passer du temps avec ses colocataires, ou du moins que les choses soient plus faciles

1. Harvard Square est une place jouxtant le Harvard Yard, elle est parfois considérée comme le centre historique de Cambridge.

que ça. Il lui semblait, tandis qu'elle regardait par la fenêtre, que c'était le cas pour beaucoup. Elle aurait voulu se sentir emportée, mais Cady avait passé la journée avec un sentiment d'isolement. Les secrets pouvaient provoquer ce genre d'effet.

La capacité à en garder était une caractéristique de la famille Archer. Cady se souvenait du jour où elle avait eu les réponses de la première série d'universités. La lettre d'acceptation de Harvard ne faisait pas partie du tas d'enveloppes qu'elle avait retirées de la boîte aux lettres ce jour-là, après les cours. C'était parce que sa mère avait déjà regardé le courrier, l'avait gardée et dissimulée. Ce que cette dernière ne savait pas, en revanche, c'était que Cady avait demandé à être notifiée par email. La première ligne de cet email – *Félicitations ! Nous avons le plaisir de vous informer que vous avez été acceptée à la Promotion de Harvard 2022* – avait bouillonné dans la poitrine de Cady depuis la pause déjeuner. Ce ne fut que plus tard, ce même après-midi, après avoir annoncé la nouvelle à sa mère, que celle-ci lui avait remis la version papier. Elle avait prétexté qu'elle pensait que Cady serait bouleversée, ce qui était plausible, étant donné que Cady avait caché à sa mère les véritables raisons pour lesquelles elle voulait s'y inscrire.

Mais sa première soirée ici ne se déroulait pas comme elle l'avait pensé. Lorsqu'elle avait envoyé sa demande à Harvard la première fois, elle s'était imaginée qu'Eric et elle s'y seraient installés en même temps. Elle regrettait cette réalité alternative, ce qui se serait passé s'il avait été encore là. Il aurait déjà compris le fonctionnement, aurait su où récupérer les clés, où se garer, si sa résidence était sympa. Il lui aurait présenté ses amis et elle serait immédiatement entrée dans la catégorie des gens cool

dont quelques étudiants de classe supérieure connaissaient le prénom. Il aurait porté les affaires qui étaient trop lourdes pour elle avec ses bras de gringalet qui étaient pourtant étrangement forts. Il aurait fait exprès de la serrer puérilement dans ses bras transpirants.

À la maison, il était rare qu'elle rencontre quelqu'un sans que son frère serve de contexte. Elle était toujours « Cady, la petite sœur d'Eric Archer ». Tout le monde connaissait Eric ou avait entendu parler de lui. C'était le genre d'ado, au lycée, auquel tout le monde se référait par son nom complet. Alors, personne ne lui était étranger. Aujourd'hui, c'était l'inverse. Et Cady empirait encore les choses. Pourquoi ne pouvait-elle pas annoncer à ses colocataires que son frère était décédé ? Pour ne mettre personne mal à l'aise, mais elle avait également une raison plus égoïste ; elle ne voulait pas verser dans le tragique. Les tragédies contaminaient la victime, et personne ne voulait être en contact avec cette tristesse, au cas où elle puisse être contagieuse. Un frère génial, c'était une chose, un frère qui s'était donné la mort, c'en était une autre. Elle aurait tant voulu pouvoir réécrire l'histoire, pouvoir lui donner à lui, à eux deux, une meilleure issue. Et puisque c'était impossible, alors elle n'avait pas envie de raconter l'histoire du tout.

Cady s'éloigna de la fenêtre et se replongea dans le carnet d'Eric. Peut-être qu'il pouvait encore lui présenter certaines personnes, après tout.

Elle feuilleta les pages une nouvelle fois, en quête de noms. Celui de « Prokop » apparaissait plusieurs fois dans les premières pages, dont une où Eric avait noté les heures de permanence du « prof Prokop », et ce nom évoquait vaguement à Cady le professeur qui avait conseillé Eric pour sa participation au Bauer Award, un

projet qu'il avait abandonné avant la fin. Elle se demandait si ses horaires étaient les mêmes cette année.

Une autre note attira l'attention de Cady parce qu'elle n'était pas de l'écriture d'Eric. Elle apparaissait dans les premières pages, quand les calculs d'Eric étaient encore cohérents et soignés, à l'exception d'une page, où l'une des démonstrations d'Eric était annotée de corrections au stylo bleu. Dans la marge, le stylo bleu disait : « Bravo ! – Nikos. »

Nikos. Un nom aussi peu commun devait être facile à trouver sur Facebook. Cady lança la recherche sur son téléphone et le trouva rapidement. Elle agrandit sa photo de profil – des traits fins, des cheveux et des yeux sombres, vêtu d'un élégant smoking. *Mince, Eric*, songea-t-elle, *tu n'aurais pas pu me le présenter plus tôt ?* Elle cliqua sur son profil : il était en quatrième année de physique, comme Eric, ce qui expliquait donc qu'ils avaient cours ensemble. Elle parcourut les groupes auxquels il appartenait et vit qu'il était membre de l'équipe de squash de Harvard et de la Chorale de l'Université. Cady chantait dans le chœur de chambre au lycée et avait envisagé de s'inscrire à l'une des chorales du campus, une idée qui n'en devenait que plus séduisante encore.

Depuis sa chambre, Cady entendit la porte d'entrée s'ouvrir puis se refermer ; l'une de ses colocataires avait dû rentrer. Elle se leva et passa la tête par la porte pour voir de qui il s'agissait, en espérant secrètement que ce soit Ranjoo, juste à temps pour voir la porte d'Andrea se refermer.

Cady sortit et s'approcha de la chambre d'Andrea, puis hésita avant de frapper doucement.

— Hé, Andrea, c'est...

— Je suis en train de *me changer* ! s'écria Andrea de l'intérieur.

— ... Cady, acheva-t-elle pour elle-même.

Au temps pour le renforcement des liens.

Embarassée d'attendre bêtement qu'Andrea émerge, elle prit la direction de la salle de bains commune de l'étage, partagée entre l'intention de faire sa toilette avant d'aller se coucher et celle de trouver quelqu'un qui l'en dissuaderait, mais elle ne croisa personne dans les couloirs. Elle poussa d'un coup d'épaule le battant en acier maculé de traces. Une fille était en train de prendre sa douche dans l'une des cabines, et le petit morceau de chair visible de l'autre côté du rideau donna l'impression à Cady d'être une voyeuse. Elle tourna le dos à la rangée de cabines et posa sa brosse à dents et son dentifrice sur un évier, qui était propre à l'exception d'un amas de poils anonymes. Elle allait devoir s'habituer à cette salle de bains collective. À la maison, Eric lui avait totalement cédé ce territoire ; il n'y avait que les poils de sa barbe rousse avec lesquels elle devait composer, et ils n'étaient pas nombreux. Eric était intimidé par la seule force de la féminité de sa sœur ; par respect ou par crainte, il restait toujours à bonne distance de ses trucs féminins comme ses tampons, ses gommages et ses fers à lisser, même s'il lui arrivait de temps à autre de lui voler son shampoing Herbal Essence. Elle le surprenait à sentir la rose ou la mangue, ou quel que soit le parfum du moment, et le taquinait.

— C'est le jojoba qui m'a trahi, c'est ça ? Fichu jojoba !

Elle se regarda dans le miroir en souriant, et releva ses cheveux en chignon au sommet de son crâne.

La porte principale de la salle de bains s'ouvrit et Andrea entra, vêtue d'un pyjama à carreaux violet et de pantoufles lavande.

— Oh, coucou, dit-elle d'un ton étrangement timide. Désolée, j'étais en train de me changer.

— Oui, pas de soucis. (Cady lui adressa un sourire rassurant.) C'était bien, ton dîner ?

— Oui.

Andrea posa sa trousse de toilette violette elle aussi sur le lavabo à côté du sien.

La conversation fut plus longue à se réchauffer que l'eau du robinet. Cady se pencha pour se laver le visage.

— Ranjoo n'est toujours pas rentrée.

— Je sais.

Andrea déposa une noisette de dentifrice sur sa brosse à dents électrique avec une intensité de concentration qui dépassait largement les consignes d'Aquafresh.

— On l'a croisée après le dîner au Square. Ses parents l'ont emmenée dans le restaurant de luxe de leur hôtel. Je l'ai invitée à prendre un yaourt glacé avec nous – histoire d'être sympa – mais elle a dit qu'elle retrouvait des gens.

Andrea entoura « *des gens* » de guillemets imaginaires et prononça le reste avec sa brosse dans sa bouche pleine de mousse.

— Quelles gens, d'abord ? Quel est son grand secret ? Je n'avais pas envie de me joindre à elle, je voulais simplement mon dessert préféré ! (Elle s'interrompt pour cracher.) Trop mal élevée.

Elle remit la brosse à dents vrombissante dans sa bouche.

Cady essuya son visage en essayant de trouver quelque chose à répondre.

Andrea se rinça la bouche et cracha une dernière fois.

— Je pense qu'elle a des facilités à créer des liens. Mais je ne sais pas *comment*.

Cady éprouva une fâcheuse affinité avec Andrea, liée par le ciment de la jalousie et du doute.

— Je peux te prendre du dentifrice ? J'ai oublié le mien.

Andrea lui tendit le tube.

— Comment tu t'es fait cette cicatrice dans le cou ?

Cady laissa tomber le tube dans l'évier.

— Zut, désolée. (Elle s'empressa de le ramasser, troublée.) Oh, ça ? (Elle couvrit la cicatrice de sa main et mentit :) Je me suis fait retirer un grain de beauté.

— Il était cancéreux ?

Cady détacha ses cheveux pour la cacher.

— Non, mais les médecins pensaient qu'il pourrait le devenir, alors...

La cicatrice n'avait beau être qu'une ligne de moins de trois centimètres sur sa peau, elle trahissait une honte si profonde qu'elle la ressentait jusque dans ses tripes.

— Je ne l'aime pas, elle est horrible.

— Tu devrais porter de l'écran total tous les jours. Les roux sont sujets au cancer de la peau.

— Où es-tu allée dîner avec tes parents ?

Cady fourra sa brosse à dents dans sa bouche pour ne plus avoir à parler.

— Chez Bartley, tu sais, le célèbre restaurant de burger ? Mes parents ont eu leur premier rendez-vous là-bas, alors ils voulaient que je l'essaie. Ils ont dit que rien n'avait changé sauf la carte, ce qui n'était pas plus mal pour eux, mais je n'aime pas vraiment les hamburgers. Et puis mes parents sont rentrés chez eux. Ils ne sont pas du genre à dépenser de l'argent dans une chambre d'hôtel à moins d'y être vraiment obligés.

— Pareil pour les miens.

— Tu veux dire ton père et ta tante ? Ranjoo m'a dit que ta mère n'était pas venue.

— Oui, en effet.

Cady vola un regard à Andrea dans le miroir. Quand est-ce que ces deux-là ont trouvé l'occasion de parler de moi ?

— Je voulais dire en général.

— Pourquoi ta mère n'est pas venue ?

Cady soupira.

— Elle est déçue que j'entre à Harvard.

Andrea fronça les sourcils un instant, perplexe, avant qu'un sourire n'apparaisse sur ses lèvres et qu'elle finisse par rire.

— Tu plaisantes, cette fois j'ai pigé.

Cady sourit, choisissant de ne rien ajouter.

— On se retrouve dans la chambre.

En sortant, elle perçut le regard incertain d'Andrea qui se reflétait à l'infini dans la rangée de miroirs.

Ce furent donc non pas un, mais deux souvenirs douloureux qui poursuivirent Cady jusque dans sa chambre déserte. Elle se changea rapidement et se glissa sous les couvertures du lit du bas, mais elle ne parvint pas à chasser les deux souvenirs d'un coup. Alors qu'elle essayait de trouver le sommeil, son esprit se repassait l'horrible réminiscence de la soirée où elle avait discuté de ces lettres d'admission à l'université avec ses parents autour du dîner.

Elle se souvenait de la façon dont son père s'était renfoncé sur sa chaise en déclarant :

— Harvard. Tu as été acceptée... pour de vrai ?

Elle se souvenait de l'effort qu'elle avait dû fournir pour éviter tout du long de regarder le visage de sa mère.

Puis son père avait pris une profonde inspiration et plaqué un sourire sur son visage.

— C'est merveilleux.

— Andy.

Sa mère lui avait jeté un regard comme s'il venait de faire une mauvaise blague.

— Ça l'est. C'est une université incroyablement prestigieuse et sélective, et elle a choisi notre fille. C'est une très grande nouvelle, Cady, félicitations.

Il avait levé son verre d'eau dans sa direction.

— C'est vrai, ma chérie, et j'espère que tu es fière de toi, parce que je le suis. (Sa mère avait adressé un bref signe de la tête à Cady.) Elle a travaillé très dur, c'est pour ça qu'elle a été reçue dans d'autres super écoles, y compris des universités de l'Ivy League, alors elle a le choix. Bien sûr qu'elle ne va pas choisir Harvard.

— Tu lui as posé la question ? (Son père avait haussé les sourcils à l'intention de sa fille.) Tu veux y aller ?

— En réalité, oui, avait doucement répondu Cady.

— Très bien, dans ce cas je te soutiens. C'est un excellent choix.

— Je te demande pardon ? (La mâchoire de sa mère était tombée.) Cady, tu n'as quand même pas envie d'aller là-bas ?

— C'était mon premier choix.

— *Avant*, mais plus maintenant. Comment peux-tu encore en avoir envie ?

Son père s'était tourné vers sa mère.

— Ne lui saute pas dessus comme ça. Elle doit prendre ses propres décisions.

— Je n'arrive pas à croire qu'on ait cette discussion ! (Sa mère avait lâché un rire, mais ses yeux flamboyaient.) C'est une question d'attention ? Enfin quoi, d'abord la cérémonie de dispersion des cendres, et maintenant ça ?

Les joues de Cady s'étaient mises à brûler.

— Non, ce jour-là, je ne sais pas ce qui s'est passé, je ne voulais pas...

— Alors pourquoi tu fais ça aujourd'hui ?

Cady avait baissé les yeux pour se protéger du regard de sa mère.

— Je veux seulement...

— Karen, tu ne peux pas rejeter la faute sur Harvard, l'avait coupée son père. Nous devons affronter le fait qu'Eric était schizophrène. C'est sa maladie mentale, et non pas l'école, qui est devenue trop lourde à supporter pour lui. Ce n'est pas Harvard qui l'a tué.

— Ce n'est pas elle qui l'a sauvé non plus, avait répliqué sa mère. J'ai ramené mon fils du campus de Harvard dans un sac mortuaire. C'est dans leur cafétéria qu'il a mangé son dernier repas. Je continue de recevoir des avis de retard de la bibliothèque Lamont pour des livres qu'il n'a pas rendus. J'ai reçu une lettre de condoléances sur du papier à lettres de Harvard avec ce putain de sceau cramoisi que j'espère ne plus jamais revoir de ma vie. (Les larmes lui étaient montées aux yeux.) C'est l'endroit où s'est passée la plus grande tragédie de ma vie. C'est sa tombe !

— Maman.

Cady avait tendu la main pour toucher celle de sa mère. Elle se sentait au plus mal et, à cet instant, elle était prête à changer d'avis, jusqu'à ce que...

— Et *toi* ! (Sa mère avait eu un mouvement de recul et l'avait dévisagée, les yeux écarquillés.) Qu'est-ce qui te passe par la tête ? Comment as-tu pu seulement envisager de nous faire ça ? De me faire ça, à moi ?

— Je voudrais...

— Quoi ? Nous faire traverser quatre autres années de supplice ? M'empêcher de dormir encore un peu plus ? Honnêtement, je ne comprends même pas comment tu peux avoir envie de traverser ça toi-même. Comment peux-tu le supporter ? On dirait que sa mort ne signifie rien pour toi.

Cady avait senti la chaleur monter à la surface de sa peau et rougir ses joues comme si elle venait de se prendre une gifle.

Son père avait levé la main.

— Stop. Ça suffit. Nous faisons tous notre deuil d'Eric, oui, chacun à notre manière, mais nous faisons tous notre deuil et ce n'est pas près de s'arrêter. Mais je ne laisserai pas cette famille être définie par cette disparition pour toujours. Je refuse. Oui, la mort d'Eric jette une ombre sur nos vies. Mais, Karen, on dirait que tu cherches à tout prix à la tracer à la craie indélébile.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je suis sa mère !

— Tu es *sa* mère à elle aussi !

Les derniers mots qu'avait prononcés sa mère avant de quitter la table avaient été :

— Pas ce soir.

Cady fut réveillée par le son de sa propre voix terrifiée.

— Non, non, non !

Dans son rêve, elle avait levé les bras comme pour repousser quelqu'un qui se trouvait au-dessus d'elle, mais ses mains étaient entrées en contact avec la structure alvéolaire du matelas supérieur. La pièce était plongée dans un noir d'encre, mais elle reprit lentement ses esprits ; l'odeur de plastique de ses draps neufs ; le son lourd et rapide de sa propre respiration ; la sueur froide qui humidifiait sa nuque ; la sensation d'entrave due aux draps emmêlés autour de ses jambes, comme si elle s'était débattue pendant un bon moment. Ses yeux finirent par s'ajuster et par distinguer une main féminine qui s'agitait depuis le lit du haut.

— Désolée, désolée, ce n'est que moi, lui parvint la voix de Ranjoo. J'ai essayé de faire doucement, mais j'ai du mal avec cette couchette. Elle grince tout le temps.

Cady poussa un long soupir tremblotant.

— C'est bon. Je ne comprenais pas ce que j'avais au-dessus de moi. Et je crois que j'ai fait un cauchemar.

— Alors j'ai peut-être bien fait de te réveiller ? Désolée quand même. Dors bien.

— Bonne nuit, répondit-elle au matelas.

Mais à mesure que les craintes de Cady se dissipèrent, la solitude éprouvée un peu plus tôt vint prendre leur place.

Elle récupéra son téléphone qui était posé par terre, en charge, et consulta l'heure : 3 h 11. Elle parcourut négligemment ses messages en quête d'une source de réconfort. Elle avait écrit à sa meilleure amie du lycée, Liz, un peu plus tôt dans la journée, mais celle-ci ne lui avait pas répondu. Elle était probablement trop occupée avec ses nouvelles amies à l'université de Pennsylvanie. Elle entra dans sa liste de favoris et laissa la barre de surbrillance sur le nom d'Eric. Quand elle était petite

et qu'elle avait peur la nuit ou qu'elle faisait un cauchemar, elle se rendait dans la chambre de son frère. Il lui arrivait même parfois d'inventer un cauchemar pour avoir une excuse pour rester avec lui. Prise d'une impulsion, Cady rédigea un message à la hâte, comme si quelqu'un pouvait la surprendre, et appuya sur Envoyer. Elle reposa le téléphone par terre à côté de son lit et sa tête sur son oreiller.

Quelques minutes s'étaient écoulées lorsqu'un tintement retentit, indiquant l'arrivée d'un nouveau message. Elle récupéra de nouveau l'appareil et fut parcourue d'un frisson lorsqu'elle lut l'écran : 1 nouveau message. Elle ne savait pas ce qu'elle s'attendait à lire, un message de l'au-delà ? Le désespoir pouvait amener les gens à croire aux miracles. Elle déverrouilla l'écran, le cœur battant, et cliqua sur la rubrique des messages. La blancheur de l'écran était aveuglante dans le noir.

Échec de l'envoi.

Msg : Tu me manques.

Envoyé : 3 h 12

Destinataire : Eric indisponible

— Votre nom ?

Le Dr Sutcliffe, le chef de la chorale Holden, frottait sa moustache broussailleuse en consultant son presse-papiers.

Cady poussa un soupir nerveux. Elle se trouvait dans une salle de répétition du Paine Music Hall, sur le point de commencer l'audition qui déciderait de son placement dans l'une des sept chorales du campus, de la plus sélective, le Collegium Musicum, aux plus accueillantes dont le nom contenait moins de mots latins, comme le chœur Harvard-Radcliffe. La Chorale de l'Université se situait entre les deux, et Cady avait espéré rencontrer Nikos, l'ami d'Eric, parmi les membres qui géraient le bureau des inscriptions ou qui organisaient les auditions. Elle était venue avec une demi-heure d'avance pour repérer les lieux, mais, à sa grande déception, il n'était nulle part. Et elle allait devoir passer l'audition quoi qu'il arrive.

— Cadence Archer.

— Ah. Nous allons commencer par le morceau que vous avez préparé. Soprano, c'est ça ?

Cady hochâ la tête et trois des membres actuels se levèrent de leur siège au premier rang. Ils prirent place autour d'elle et le Dr Sutcliffe leva les mains en l'air pour donner le signal. Cady garda les yeux rivés sur sa partition et attendit le début des premières mesures pour se lancer, tout en s'efforçant de maintenir sa respiration à un rythme lent et régulier.

Le Dr Sutcliffe se racla la gorge et jeta un regard à l'accompagnateur par-dessus son épaule.

— Nikos ? Quand tu es prêt.

Nikos. Cady croisa son regard une brève seconde avant qu'il penche la tête vers les touches, mais cela suffit à la convaincre – c'était lui, et il la regardait. Ses cheveux d'un noir de jais tressautèrent tandis qu'il entamait l'introduction du morceau. Mais ce simple regard furtif lui confirma qu'il était encore plus beau en personne.

Cady attaqua avec un léger retard et rougit d'embarras, mais elle se reprit rapidement et chanta le reste du mieux qu'elle put, distraite par ses pensées dirigées vers le garçon au piano. Elle se ressaisit pour le second morceau, un test de ses capacités de déchiffrement, qui étaient solides, mais elle se produisait devant une audience composée d'une seule personne.

— Merci au quartet, lança le Dr Sutcliffe à la fin du second morceau. Maintenant, nous allons évaluer votre oreille. Nikos, je reprends à partir d'ici.

Nikos quitta le piano sans relever les yeux. Cady eut tout à coup la conviction que c'était une erreur – il n'arrivait même pas à la regarder, il devait la prendre

pour un monstre, un rappel embarrassant de son camarade de classe à l'esprit perturbé. Elle aurait voulu disparaître et...

Il releva les yeux et interrompit son tourbillon mental avec un sourire chaleureux et encourageant, puis mimait les mots : « Bonne chance. »

Cady rougit de nouveau, de soulagement cette fois.

Le Dr Sutcliffe s'installa au piano.

— Quand vous voulez.

Cady hocha la tête et le chef de chœur la mit à l'épreuve pour voir ce dont elle était capable.

— Donnez-moi la note intermédiaire de cet accord... à la tierce supérieure... et maintenant à la sixte inférieure.

Elle s'exécuta avec aisance à chaque fois. Le Dr Sutcliffe finit par se lever pour la regarder.

— Savez-vous quelle note vous venez de chanter ?

— Un la, répondit Cady.

— Et comment en arrivez-vous à cette conclusion ?

— Ça ressemblait à un la.

— Mm-mm. (Il frotta de nouveau sa moustache.)

Faites-moi un fa dièse.

Dès qu'elle eut donné la note, il enfonça une touche du piano. Elle correspondait parfaitement. Il quitta le piano et croisa les bras sur sa poitrine.

— Moins d'une personne sur dix mille a l'oreille absolue. Vous avez l'oreille absolue ?

— Je crois bien.

Cady était embarrassée par son regard direct.

— Les personnes douées de l'oreille absolue ne « croient » pas. Elles sont sûres. Alors ?

— Oui.